# Le fils politique de Georges Pompidou

Suite de la première page

Un dimanche d'avril 1992. Il fait 38 degrés à l'ombre. La visite des pyramides aztèques de Teotihuacan, à une soixantaine de kilomètres de Mexico (Mexique), se prolonge. Impassible, le touriste Balladur, engoncé dans son inévitable costume trois pièces, sa chemise rayée anglaise et sa grosse cravate, regarde sa montre. Le temps presse. Il faut rejoindre les voitures pour ne pas être en retard au déjeuner. Edouard Balladur sait parfois être, même au bout du monde, sa propre caricature.

"Il est victime des apparences", rétorquent, tous en chœur, ses proches, d'hier et d'aujourd'hui. Effectivement, le nouveau premier ministre surprend parfois. Derrière le costume, il y a un être tolérant, terriblement "honnête homme" comme on devait l'être, sans doute, au XVIIs siècle, à l'écoute de ses interlocuteurs et plein d'une ironie cinglante. Janvier 1988. Dans l'avion du GLAM qui le ramène de Bonn, après une discussion tendue avec ses amis allemands, le ministre d'Etat cherche à se décontracter avec ses collaborateurs. Il raconte sa dernière sortie en ville: un concert de Johnny Hallyday, pour faire plaisir à sa femme, une fan du chanteur rock. "Moi, je n'aime pas trop, commente-t-il, je préfère Renaud." Surprise dans l'auditoire. Le ministre goûte un chanteur que l'on entend plus souvent dans les meetings communistes que dans les quartiers bourgeois. Le directeur du Trésor, Jean-Claude Trichet, lui répond en avouant un faible pour Alain Bashung. Le ministre ne connaît pas. Son ancien directeur de cabinet à Rivoli fredonne quelques passages de "Oh, Gaby!".

Oui est Edouard Balladur? « Un homme politique atypique, conservateur dans son mode de vie, mais pas dans ses idées », estime Claire Cha-zal, de TF I, au terme d'une enquête qui l'a conduite à retracer, à travers une centaine d'entretiens, l'ascension de cet homme étrange. l'ascension de cet homme étrange. «Il est le fils de Pompidou et le frère de Jacques Chirac», ajoute la journaliste qui publie cette semaine le premier livre-portrait de « Balladur », chez Flammarion. «Jeune » sur la scène politique – il n'est vraiment sorti de son rôle d'homme de l'ombre qu'en 1983 avec la publica. l'ombre qu'en 1983 avec la publica-tion d'un article dans le Monde sur la cohabitation, il n'en a pas moins déjà un long passé dans les cou-lisses du pouvoir. Il a vécu mai 1968 aux premières loges: il était, depuis fin 1963, conseiller technique chargé des questions sociales et juridiques auprès du premier minis-tre d'alors: Georges Pompidou. Il accompagnera ce dernier à l'Elysée, où il finira comme secrétaire géné-ral pendant la maladie du président, en 1973-1974. Il a été le véritable premier ministre de la première cohabitation dans le gou-vernement Chirac (1986-1988).

### Un cursus classique de grand commis

Sa formation - celle d'un grand commis de l'Etat - comme son histoire, mouvementée, ont forgé sa personnalité. Homme courtois, il s'est révélé, dans l'action, courageux et compétent. Modéré et méthodique, il affiche de fortes convictions. Autoritaire et indépendant, il va en fait rapidement avoir à choisir entre sa loyauté à l'égard de Jacques Chirac et ses idées, celles d'un « démocrate-chrétien actif» beaucoup plus que celles sensibles au sein du RPR d'un social-populiste nationaliste.

Né à Smyrne (Turquie) en 1929 d'une famille aisée d'origine provençale – son père est l'un des dirigeants de la Banque ottomane – le jeune Edouard suit avec brio un cursus scolaire et universitaire classique. Le lycée Thiers à Marseille d'abord, où sa famille s'installe alors qu'il a cinq ans. Sciences-Po à Paris ensuite. Il loge dans un foyer en up par des maristes, au 104 de la rue de Vaugirard, un foyer où est passé notamment François Mitterand. L'ENA enfin. Il y fait connaissance de Jérôme Monod, exsecrétaire général du RPR, aujourd'hui président de la Lyonnaise des eaux-Dumez, et de Jacques Calvet, président de Peugeot SA. A la sortie de l'Ecole (promotion France-Afrique), alors qu'il peut prétendre à l'inspection des finances – le haut de la botte – il choisit le Conseil d'Etat. « Vous manquez d'ambition », lui fait-on alors remarquer. Si discret sur lui même en règle générale, il a néanmoins raconté avec ironie cette anecdote à tous ses

collaborateurs issus de l'inspection...
Deux événements contribuent, à cette époque, à forger son caractère : la maladie et la guerre d'Algérie. La tuberculose le détourne de

son projet, des études de médecine. Elle l'immobilise pendant deux ans. En 1951, il part faire son service militaire dans les spahis. Il vit alors une période très difficile pour lui, tant sur le plan moral que physique. «Très patriote, il n'en était pas moins choqué par le traitement infligé alors à la majorité arabe», raconte Paul Fabra, éditorialiste économique du Monde, son camarade de chambrée, l'un des très rares à tutoyer Edouard. «Esprit modéré déjà, il était très sensible aux injustices et avait une approche très politique, très intellectuelle des choses», ajoute-t-il.

choses», ajoute-t-il.

A son retour, après un bref passage à l'ORTF, au cabinet du président, il est appelé, à la fin de 1963, par Michel Jobert et François-Xavier Ortoli au cabinet du premier ministre, Georges Pompidou. A Matignon d'abord, pendant sa courte traversée du désert ensuite, à l'Elysée enfin, il lui sera d'une totale fidélité. Homme de l'ombre, Edouard Balladur joue au cours de ces dix années (1964-1974) un rôle de conseiller efficace, notamment lors de la négociation des accords de Grenelle, en mai 68, puis pendant la maladie du président Pompidou en 1973-1974. Pendant les événements du printemps 1968, il découvre la faiblesse des hommes leur lâcheté parfois – et la solitude du pouvoir. «Je n'avais pas d'états d'âme», écrit-il dans l'Arbre de mai, cet étrange roman, mélange de fiction et de vérité, qu'il publie en 1979, son premier livre.

#### Le service de l'Etat

Fidèle à Pompidou, il est écarté de toutes responsabilités publiques par Valéry Giscard d'Estaing. C'est Ambroise Roux, l'influent président du grand groupe industriel, alors privé, la CGE, qui l'appelle pour lui remettre le pied à l'étrier. Edouard Balladur dirigera alors successivement deux filiales de la CGE, deux entreprises très différentes, la GSI (Générale de services informatiques) et la Compagnie européenne des accumulateurs. La première est une société de services sur un marché en plein développement, la seconde une entreprise industrielle qui traverse de graves difficultés. Le sociologue Michel Crozier vantera les innovations mises en œuvre chez GSI (les cercles de qualité notamment). Edouard Balladur profitera de ce passage dans le privé pour multiplier ses contacts avec les milieux d'affaires. Il ne sera cependant jamais élu «manager de l'année».

En fait, l'ex-secrétaire général de l'Elysée reste attiré par le service de l'Etat. En 1980, Jacques Chirac se sépare de ses deux conseillers, Marie-France Garaud et Pierre Juillet, et reprend contact avec Balladur. Chirac doit-il faire acte de candidature à la présidentielle de 1981? Balladur le lui déconseille. Chirac ira quand même. Et Balladur l'aidera. Il deviendra, à partir de là, son plus proche conseiller. Après avoir refusé de se présenter à une législative partielle à Paris en 1984, il accepte de se porter candidat en 1986. Au scrutin proportionnel. Elu, c'est lui déjà qui négocie avec Jean-Louis Bianco, secrétaire général de l'Elysée, la constitution du gouvernement de cohabitation. Jacques Chirac le prend comme ministre d'Etat, ministre de l'économie, des finances, du budget et des privatisations. Il sort de l'ombre.

La cohabitation s'achève sur l'échec de Chirac à l'élection présidentielle de 1988. Beaucoup de ses «amis» lui font porter le chapeau. Il n'est plus question pour Balladur de retourner dans l'ombre. Il veut se venger. A la moindre mise en cause du bilan de l'action du gou-vernement Chirac de 1986-1988, il riposte. Et, surtout, il va utiliser la législature pour préparer ses armes. «Au cours de cette période, il a pris de l'épaisseur», note un banquier proche de lui. «Il a élargi son horizon, rechargé ses accus et ouvert ses perspectives», ajoute un autre. Méthodique, il s'organise pour arrêter ses convictions dans les domaines les plus divers (la défense, les institutions, l'enseigne-ment, la diplomatie...). Il travaille à la constitution de multiples réseaux, nationaux et internationaux dans les milieux politiques, intellectuels et d'affaires. Il crée dans ce but l'Association pour le libéralisme populaire, financée par certains de ses amis du monde des affaires. Installée au 215 bis du boulevard Saint-Germain, à Paris, une petite équipe est à sa disposition.

Quelles sont aujourd'hui les convictions du «fils de Pompidou»? L'homme revendique volontiers les héritages du général de Gaulle, de Georges Pompidou ou d'Antoine Pinay. Ses multiples écrits (voir encadré) révèlent plutôt un pragmatique aux principes très affirmés. Il est, intellectuellement, plus à l'aise avec Pierre Méhaignerie ou Edmond Alphandéry (CDS) qu'avec Charles Pasqua ou Philippe Séguin (RPR). Sa philosophie politique est beaucoup plus proche de celle de Helmut Kohl (chrétien-démocrate allemand) que de celle de Margaret Thatcher (conservatrice britannique). «Son intelligence, plus que ses pulsions sociologiques et culturelles, le conduit à être réformiste», note l'un de ses amis. Edouard Balladur, un CDS perdu chez les «néo-gaullistes»?

«Le consensus est une idée fausse», a-t-il l'habitude de proclamer. Le ministre d'Etat déteste Est-il alors un modéré? Il n'aime pas non plus. Son vocabulaire trahit pourtant une obsession de la modération. Il a des principes, et il juge nécessaire de les adapter à un monde qui change. Il n'hésite pas à préconiser des politiques « bipartisanes», sur des sujets comme l'immigration, les essais nucléaires, la loi électorale ou l'emploi. Sa proximité avec la philosophie démocrate-chrétienne est particulièrement nette en matière économique et sociale.

Le virus ultralibéral n'a en fait jamais atteint Edouard Balladur. Avec Georges Pompidou, il parlait beaucoup de planification à la française, de développement industriel, de politique des revenus. Comme toute l'élite de l'époque, il adhérait



qu'on l'assimile à un « Bérégovoy de droite » par exemple. S'il rejette violemment les idéologies sectaires, il est un chaud partisan d'une véritable confrontation des idées. Il apprécie les points de vue contradictoires, lorsqu'ils sont de bonne foi. Le qualifier de conservateur? Il n'aime pas. Sur le plan personnel, il est pourtant attaché aux valeurs traditionnelles : la famille, la fidélité, l'honnêteté, la tolérance et le respect d'autrui... Il consacre beaucoup de temps à sa famille. Il téléphone constamment à sa femme Josée qu'il vouvoie. Il reconnaît n'avoir jamais fait preuve d'une grande sévérité à l'égard de ses quatre garçons. Dans toutes ses fonctions, il a toujours veillé à se rendre disponible tôt le soir pour consacrer du temps à ses proches. Il ne sacrifie jamais ses vacances, qu'il passe en famille, à Deauville ou à Chamonix

alors, intellectuellement, au dirigisme de la période de reconstruction. Ce n'est que lorsqu'il a quitté le service de l'Etat qu'il s'est intéressé à la théorie. «Il a changé sous les socialistes, alors qu'il était dans l'entreprise. Il s'est intéressé à une approche plus théorique. C'est là que se sont forgées ses convictions libérales», estime Paul Fabra. Aujourd'hui, s'il résume son programme par la formule : «Moins d'impôts, moins de dépenses publiques, moins d'Etat», et s'il apparaît bien souvent comme le « M. Privatisation» de la droite, Edouard Balladur n'en fait pas moins preuve d'un libéralisme très tempéré.

« Une société libérale n'est pas fondée sur le culte de l'argent, écrit-il dans son Dictionnaire de la réforme, mais sur celui de la liberté, dans un ordre juridique que tout un chacun doit respecter et une solidarité que la collectivité doit au besoin

organiser. D'où la nécessité de réglementer les marchés, les activités financières, les comptes et l'action des entreprises, ainsi que de veiller à l'indépendance de la politique et de l'action publique par rapport à l'argent.» Il ajoutait, plus explicite, dans nos colonnes: «La liberté ne peut pas aller sans un ordre» (le Monde du 27 novembre 1990), précisant qu'à ses yeux «l'Etat doit être fort mais pas omniprésent». Le modèle de Balladur est en définitive plus proche de «l'économie sociale de marché» des Allemands, à laquelle au demeurant Pierre Bérégovoy adhérerait certainement, que de l'ultralibéralisme anglo-saxon.

#### Un réseau de pouvoirs en France et à l'étranger

Malgré ses allures de grand bourgeois, le nouveau premier ministre est d'ailleurs aussi très soucieux des équilibres sociaux, il fut, en 1967, l'un des artisans des ordonnances sur la participation, la Sécurité sociale et l'emploi. Il contribua activement à l'une des principales réformes sociales de Pompidou, la mensualisation des salariés. En 1970, il proposa un projet d'actionnariat des salariés chez Renault, mais ne parvint pas à convaincre. Actif militant de la participation un thème gaulliste qu'il actualise à travers l'actionnariat populaire, il s'inquiète aujourd'hui de la faiblesse des syndicats.

La liberté ordonnée, c'est aussi la philosophie qu'il exprime dans de nombreux autres domaines (l'enseignement, l'audiovisuel...). La nécessaire réforme du système monétaire international est ainsi devenue depuis son passage à Rivoli l'un de ses «dadas». Le système des taux de change flottants est l'« une des causes essentielles des difficultés que connaît le monde». Partisan d'un SME au niveau mondial, assurant à travers une discipline collective la stabilité des grandes monnaies, il ne manque pas une occasion pour plaider en faveur de « sa » réforme, considérée dans le monde anglosaxon comme si typique des conceptions administratives francaises.

Tout en affinant ses convictions, Edouard Balladur a aussi profité de ces cinq années d'opposition pour tisser son réseau dans les mondes des affaires et de la politique. Tout en conservant des liens avec ses collaborateurs de la Rue de Rivoli, il a activement participé aux réunions du G7 Council, ce groupe des anciens grands argentiers du monde occidental. Star dans les milieux d'affaires, il entretient des liens privilégiés avec certaines personnalités comme Pierre Suard, président d'Alcatel, ou Jean-Marie Messier, associé-gérant de Lazard Frères.

Ayant peu d'attirance pour les appareils politiques, il n'a jamais vraiment réussi (mais a-t-il cherché?) à avoir un bon contact avec le RPR. S'il accepte, à la demande de son ami Jacques Chirac, de participer aux réunions des mam mouths du parti le mardi à l'Hôtel de ville, il y retrouve des hommes qu'il n'apprécie guère en réalité, trop éloignés qu'ils sont de son propre univers. «La diversité fait la force du mouvement gaulliste», répond-il avec un brin d'ironie lorsqu'on l'interroge à ce sujet. Il sera pourtant actif dans les travaux menés dans le cadre des états généraux de l'opposition. Il crée aussi en parallèle des groupes de travail auxquels participent des responsables politiques qui ne sont pas tous du RPR. Il s'attache l'amitié des «quadras» de l'opposition et des dirigeants du CDS.

Dans le même temps, et toujours aussi systématique, Edouard Balladur cultive son réseau de relations internationales. Entre 1988 et 1992, il multiplie les déplacements à travers le monde. Il retrouve ses amis : Kohl, Baker, Myazawa... et s'en fait de nouveaux. Partout, et avec l'aide du Quai d'Orsay bien souvent, il est reçu comme sinon un chef d'Etat du moins en tout cas un premier ministre virtuel.

Des convictions et des réseaux : Edouard Balladur dispose là d'atouts certains dans la triple cohabitation qui s'impose à lui à partir d'aujourd'hui à Matignon : la cohabitation avec l'Elysée, celle avec sa majorité parlementaire et celle, enfin, avec son ami, Jacques Chirac. Avec Mitterrand, sa courtoisie devrait faciliter les relations, claires dès le départ. Avec le Parlement, ce sera déjà plus difficile. En mai 1968, «j'allais très rarement à l'Assemblée, raconte l'auteur de l'Arbre de mai, m'y résignais quand je ne pouvais faire autrement. Rien n'y rendait un son très vrai.» Il risque de retrouver un sentiment proche dans les semaines à venir. Mais il lui faudra y aller. En fait, c'est surtout dans ses relations avec Jacques Chirac qu'Edouard Balladur va devoir jouer finement. Tout sera alors question de caractère.

alors question de caractère.

Qui est, de ce point de vue,
Edouard Balladur? Tous ceux qui
ont travaillé avec lui lui reconnaissent d'abord une qualité : c'est un

tique, s'il faut réfléchir longuement et bien étudier les dossiers, il faut finalement aboutir à des choix simples et s'y tenir»: cette recommandation que fait Georges Pompidou dans son livre, Le Næud gordien, son fils politique, Edouard Balladur, la respecte à la lettre. Une fois une décision prise, il agit. Plus rien ne l'arrête. Même s'il considère qu'« aucun principe ne doit être poussé trop loin».

Autre trait de son caractère, Edouard Balladur est « très jaloux de son autorité», selon l'expression de Paul Fabra. D'autres, préférant garder l'anonymat, sont plus directs: «Balladur est un autoritaire à visée impérialiste.» Son comportement Rue de Rivoli a laissé à ce sujet de douloureux souvenirs. Le ministre d'Etat a concentré tous les

homme hyper-organisé. Jamais rien

sur son bureau. Une ponctualité redoutable. Un esprit clair et direct, simplificateur parfois. «Il a une capacité remarquable à dégager l'es-

sentiel d'un dossier compliqué, à décider et à se tenir à sa décision», estime Michel Jobert, son ex-patron

à l'Elysée sous Pompidou. «En poli-

# «Je suis comme je suis»

pouvoirs, étouffant ses quatre

ministres délégués (Juppé, Noir, Chavanes et Cabanna). L'un d'entre eux, lui-même habitué à une cer-

taine autonomie, est parti en cou-

rant (Cabanna).

Dans les conflits à venir, le nouveau titulaire de Matignon risque cependant de souffrir de certains traits de sa personnalité. Sensible sous ses airs distants, il peut être très affecté par la critique. Son honnêteté le conduit à reconnaître ses erreurs. Il l'a fait par exemple à propos de la suppression de l'impôt sur les grandes fortunes. Contrairement à certains de ses alliés, il n'est pas mû par un esprit de revanche personnelle.

La principale inconnue porte en définitive sur ses relations avec Jacques Chirac. Ils se sont rencontrés à la fin de 1963 alors qu'ils étaient tous deux jeunes chargés de mission auprès de Georges Pompidou, à Matignon. Amis, ils sont très différents et s'apprécient mutuellement pour leurs différences. Une ligne téléphonique directe spéciale les relie constamment. «Il y a entre eux une vraie proximité humaine», raconte l'un de leurs amis communs. Très rapidement, les sources d'opposition entre les deux hommes vont pourtant se multiplier : l'un est en campagne, l'autre dirige la politique de la France. Il n'y aura pas toujours nécessairement convergence d'intérêts. Fidèle en amitié, Edouard Balladur cédera-t-il ou s'attachera-t-il à ses convictions d'abord, en matière européenne notamment.

Dans ces conflits à venir, que l'Elysée ne devrait pas manquer d'attiser, Edouard Balladur souffrira d'un handicap : sa relation avec l'opinion publique. Aujourd'hui, il est l'homme des circonstances. Il répond à l'attente sociale : un homme raisonnable, modéré, compétent et qui rassure. Mais son côté evieille France», ses allures «louis-philippardes», son éloignement des soucis des petites gens risquent de lasser rapidement, surtout si la décrue du chômage se fait attendre. Son style Barre - professoral, austère et appelant constamment à l'effort - pourrait, au bout de quelques mois, perdre de sa pertinence. Changer son look pour satisfaire aux contraintes des médias, il n'en est pas question. «Je suis comme je suis», répond-il imperturbablement, ajoutant: «Je cherche moins à séduire qu'à convaincre. »

Dans son Dictionnaire de la réforme, Edouard Balladur écrit que la fonction de premier ministre est « la plus difficile de la République. On ne la quitte que par le sacrifice ou par la défaite» Erreur. Son père en politique, Georges Pompidou, a quitté Matignon pour se retrouver, quelques années plus tard, à l'Elysée. Sera-t-il, jusqu'au bout, le fils de son père?

# ERIK IZRAELEWICZ

[Né le 2 mai 1929 à Smyrne (Turquie), marié à Marie Josèphe Delacour et père de quatre cnfants, Edouard Balladur est diplomé de l'Institut d'études politiques de Paris, licencié en droit, et ancien élève de l'Ecole nationale d'administration (1952-1957). Membre du Conseil d'Etat, il a été conseiller du directeur général de l'ORTF (1962-1963), chargé de mission (1964), puis conseiller technique (1964-1968) au cabinet de Georges Pompidou, premier ministre, puis secrétaire général adjoint (1969) et secrétaire général (1973-1974) de la présidence de la République. Il sera ensuite PDG de la Générale de service informatique (1977-1986) et président de la Compagnie européenne d'accumulateurs (1980-1986). Elu député de Paris en mars 1986, il est nouveau étu étent de Paris des l'économie, des finances et de la privatisation (1986-1988). Il est à nouveau étu édeputé de Paris (12° circonscription) en 1988, puis en 1993.]

# Un homme de l'écrit

Edouard Balladur a, avec François Mitterrand, au moins un point en commun : il est un homme de l'écrit. Consommateur de presse, il ne se déplace jamais sans quelques livres avec lui. Cultivé – une culture très hétérogène, de Faulkner à Pascal, de Sade à Saint-Simon – il apprécie les romans, mais se passionne, en ce moment, pour les livres d'histoire.

Il est aussi, lui-même, un auteur prolifique. Peu d'hommes politiques français ont autant publié. Une idée n'a de force dans son esprit que lorsqu'elle est couchée sur le papier. Son parcours politique est ainsi jalonné de quelques articles «historiques» - publiés pour la plupart dans nos colonnes - sur la vie politique française, comme ceux sur la première cohabitation (le Monde du 18 septembre 1983), puis sur la seconde (le Monde du 13 juin 1990), ou celui appelant à la création, au sein de l'opposition, d'une vaste confédération (le Monde du 18 mars 1988).

En quinze ans, Edouard Balladur a édité six ouvrages, tous rédigés, il y insiste, par luimême. Le premier, l'Arbre de mai, est un roman-vérité où il raconte dans un style alerte – journalistique, pourrait-on dire – sa vision de Mai 68. Ce ne fut pas, à l'époque, un best-seller l'Edouard Balladur y décrit les hommes et les événements avec distance et y exprime une grande déception. « Pour tous ceux qui y avaient cru, conclut-il, Mai fut une fabrique de malheur, un divertissement triste. »

Ses publications suivantes seront d'une facture plus classique, des essais dans lesquels il développera ses idées politiques. Dans Je crois plus en l'Homme qu'en l'Etat (1987), publié alors qu'il est ministre des finances, il explique sa conception du libéralisme. Il défend son bilan dans Passion et longueur du temps (1989), avant de répondre dans ses Douze Lettres aux Français trop tranquilles (1990) aux questions que les Français devraient se poser. Il y dénonce la «gauche impérialiste ».

Dans Modes et convictions (1992), il explique pourquoi il se méfie des premières et plaide en faveur des secondes. «Sans convictions, il n'y a que démagogie, flatterie ou immobilisme », écrit-il. Parmi les hommes qu'il admire, il cite les grands visionnaires, les de Gaulle, Soljenitsyne, ou Jean-Paul II. Mais il admire aussi, et surtout semble-t-il, des dirigeants moins prestigieux, mais tout aussi nécessaires à la Grande Histoire. Il évoque le Chinois Zhou Enlai et l'Allemand Helmut Kohl. Son dernier ouvrage, un succès de librairie, le Dictionnaire de la réforme (1992), est.un véritable programme de gouvernement. Autre auteur prolifique et agitateur d'idées qu'apprécie Edouard Balladur, Alain Minc voit dans le nouveau locataire de Matignon un nouveau Ernest Renan, un homme doté d'une ambition réformatrice réelle.

E. I.